

Enquête : en 2013, quel est le métier des éditeurs indépendants ?

Publié le 18 décembre 2013 à 16:45 par Rachid Zerrouki

Chacun a à l'esprit une œuvre qui souligne, plus ou moins viscéralement, la profonde dysharmonie qu'il peut y avoir entre rentabilité et littérature. Sacrifier la qualité artistique sur l'autel du profit n'est pas peu commun. Dans une société régie par l'argent, c'est un système éditorial français tourné vers le rendement financier plutôt que vers la littérature qui se présente devant le lecteur, aussi connu sous le nom de consommateur. Preuve en est : ce sont aujourd'hui de véritables gestionnaires qui occupent les hauts sièges des maisons d'édition, et non des passionnés de lettres. Face à cet état de fait, que l'industrie musicale ou cinématographique connaissent également, et comme devant toute forme de domination, une résistance s'est formée. RAGEMAG a enquêté dans le petit monde des éditeurs indépendants.

On aurait bien du mal à démentir le fait que les éditeurs du secteur privé soient des entreprises à but lucratif, ou soient possédés par des groupes économiques dont le but premier est de créer de la valeur pour l'actionnaire. Pour résister à cela, l'édition dite alternative ou indépendante tente tant bien que mal de vivre en marge, à l'ombre des grosses boîtes d'édition. Leurs similitudes sont nombreuses, et au cœur de leur ouvrage, c'est un militantisme authentique et enraciné qu'on découvre. Non pas pour un parti politique ni même une idéologie, mais pour une façon de concevoir l'édition et l'entreprise en général. Ces éditions alternatives sont des dissidents de la globalisation, des résistants qui font valoir leur savoir-faire face aux mécanismes de l'industrie de masse.

Une édition indépendante est fondamentalement libre

Éloge de l'oisiveté de Bertrand Russell. Aux éditions Allia.

« *Éditions indépendantes* » est le nom de l'éditeur qui publie le magazine *Les Inrockuptibles*, propriété de Matthieu Pigasse. L'indépendance dans l'édition n'est donc pas labellisée, ni même clairement définie : il convient d'en établir les caractéristiques à défaut de pouvoir la définir clairement.

L'indépendance ne dépend pas seulement d'un éventuel asservissement vis-à-vis d'un parti politique, d'un annonceur commercial ou tout autre groupuscule pouvant exercer une pression sur le contenu des publications, leur forme, leur couverture ou leur titre. Pour Patrice Kanoszai des Éditions du Cygne, l'indépendance, c'est donc également la négation pure et simple du facteur financier dans les choix d'édition. « *Le seul critère doit être la qualité du livre ou son apport à la connaissance* », dit-il. Et c'est là, principalement, la différence entre les Éditions du Cygne par exemple et les ténors du marché qui eux considèrent généralement l'œuvre comme un produit de consommation avec ce que cela apporte de logique de rentabilité et de marketing. Publier des manuels pour apprendre l'anglais à des enfants défavorisés de Namibie à partir de leur multiples langues locales qui n'ont parfois que 80 000 locuteurs et les distribuer dans des *townships*, comme le font les Éditions du Cygne, est précisément le genre de choix d'édition dénués de toute logique financière propres à l'édition indépendante. « *La liberté d'éditer, c'est de pouvoir publier ce que l'on veut quand on veut indépendamment du marché, de la mode et des saisons. Nous n'allons pas publier un roman parce que c'est la rentrée littéraire ou un beau livre parce que c'est Noël. Le seul critère doit être la qualité du livre ou son apport à la connaissance. Cette liberté ne peut se concevoir que lorsqu'on n'a de comptes à rendre à personne : ni à un conseil d'administration, ni à des subventions publiques ou privées, ni à des annonceurs publicitaires.* » affirme Patrice Kanoszai, des Éditions du Cygne

Les éditions du Cygne

Créées en 2003, les éditions du Cygne avaient à l'origine l'objectif de promouvoir des lettres belges francophones. Tout en continuant cette mission d'origine, les éditions du Cygne sont aujourd'hui des éditions reconnues en géopolitique, sciences humaines et faits de société. Les éditions du Cygne restent à ce jour toujours très attachées à l'aspect « *vecteur de compréhension des hommes et des sociétés* » des textes denses qu'elles choisissent.

Les éditions Allia dénoncent les divergences qu'on peut percevoir entre les intentions d'indépendance et la réalité. L'indépendance pour eux n'est pas seulement matérielle, « *elle est avant tout intellectuelle* », elle s'exerce face aux groupes financiers bien sûr, mais aussi face à l'Université et aux partis politiques quels qu'ils soient. Ces mêmes éditions Allia poussent d'ailleurs leur indépendance jusqu'à ignorer le taux d'inflation : inaugurant une collection à 40 Francs en 1995, elles la poursuivent depuis sans augmentation de prix, soit 6,20 €. « *L'indépendance c'est l'ADN d'Allia.* »

D'autres éditeurs s'attaquent à cette perméabilité de frontière entre les grands groupes de communication et éditeurs indépendants. C'est le cas de Thierry Discepolo. Dans son livre *La Trahison des Éditeurs*, il défend une thèse simple : le monde de l'édition verrait s'opposer les grands groupes de communication aux groupes éditoriaux pour qui le livre serait une passion autant qu'un métier. Les premiers vendraient de tout, en masse et n'importe où, tandis que les seconds auraient opté pour la qualité éditoriale et la préservation des librairies indépendantes. Or, nous dit-il, cette distinction est souvent artificielle : groupes de communication et groupes éditoriaux jouent parfois dans la même cour et ont les mêmes pratiques.

Les éditions Allia

Les éditions Allia, qui ont été créées en 1982. Elles comptent désormais dans leur bibliothèque près de cinq cents ouvrages. Initialement, elles ont privilégié des textes négligés par les autres éditeurs ou non protégés par le copyright. Quand elles ont commencé à publier des auteurs contemporains, elles l'ont fait dans un esprit analogue : satisfaire et dérouter un lectorat avide *d'autre chose*.

Reste que les étapes qui mènent à la publication nécessitent un certain apport financier conséquent : il faut lire les œuvres proposées, faire un choix, mettre en page, imprimer, tenir un site internet, promouvoir les livres auprès des personnes pouvant être intéressées... des étapes qui nécessitent de l'argent et qui demandent à la maison d'édition d'avoir un certain revenu. Dans une société où l'eau est un produit de consommation comme un autre, difficile d'imaginer qu'on puisse faire perdurer une entreprise, fut-elle petite, sans plus ou moins prendre en compte la rentabilité du produit. C'est précisément l'inquiétude de Michel Valensi des éditions de l'Éclat. Dans son article, il définit sa décision d'inaugurer une nouvelle collection qui consiste à publier des petits livres de petits formats, comme quelque chose « *dans l'air du temps* ». Le résultat, peut-être, d'une dépendance absolue par rapport à un marché, questionnant ainsi sa propre indépendance. M. Tomsin des éditions Rue des cascades, avec lequel nous nous sommes entretenus, rejoint son homologues sur ce sujet.

Éditer, un acte militant ?

Cette indépendance vis-à-vis de l'aspect financier, aussi discutable soit sa limite, laisse la place à une liberté d'éditer relativement étendue. Si pour M. Tomsin, « *éditer, ce n'est pas un acte militant, c'est permettre une relation entre un texte et un lecteur à travers la fabrication et la diffusion d'un livre* », d'autres assument un militantisme dans les choix d'édition qu'ils opèrent. Militer c'est participer de manière active à la propagation d'une idée ou d'un mouvement, et M. Kanozai interprète volontiers certains de ses choix d'édition comme une forme de militantisme, comme ce poète comorien sans-papiers et sans réseau que les éditions du Cygne ont publié simplement parce qu'il a du talent et que la tradition orale de son pays se perd. Chez les Éditions Libertaires de M. Raynaud en revanche, qu'éditer soit une forme de militantisme relève de l'évidence. Ils aiment les livres parce qu'ils pensent qu'ils sont des vecteurs incontournables de l'accession à la culture et que « *la culture est seule à même d'accéder à la civilisation* ». Leur militantisme se palpe d'ailleurs dès les premières lignes de l'édition de leur site web :

« Devant le passé, chapeau bas

Devant l'avenir, bas la veste

Tout un programme.

Notre programme !

L'ultra libéralisme domine aujourd'hui la planète toute entière.

La cigale chante à en perdre haleine.

Chantera-t-elle tout l'été ? »

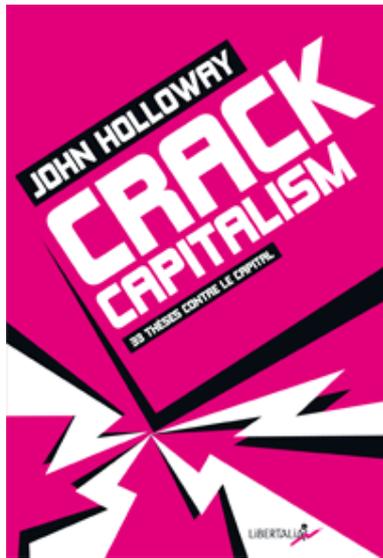
Les Éditions Libertaires comme elles le décrivent elles-mêmes sont « *de ces petites fourmis qui se refusent au suicide annoncé et qui s'obstinent, contre vents et marées, à tараuder le grand manteau blanc de l'hiver capitaliste de quelques petits perce-neiges d'espoir* ». Leur militantisme est revendiqué et assumé parce que cette maison d'édition est formée autour d'idées, que les livres réduits à de simples outils sont là pour faire circuler, et non l'inverse. « *Les éditions Libertaires n'ont pas d'autre ambition que d'aider ces idées à vivre ! Et à vaincre !* » dit le collectif éditorial, qui se définit plus militant qu'éditeurs au sens classique du terme.

Les Éditions Libertaires

Les éditions les Éditions Libertaires, collectif éditorial rassemblant à ce jour le groupe « *Nous Autres de la FA* », le groupe « *L@s Solidari@s* », l'école libertaire Bonaventure et quelques « *francs-tireurs de l'anarchisme social* ». Les Éditions Libertaires se disent ouvertes à toute pensée (sous quelque forme que ce soit) qui soit critique par rapport à toute forme d'exploitation et de domination.

Dans son livre *La Trahison des éditeurs*, Thierry Discepolo des éditions Agone rejoint cette idée d'éditeur militant, et même d'écrivain militant. Il confie que les auteurs dont les livres luttent contre le système capitaliste devraient choisir des maisons en adéquation avec leur propos, et donc des maisons indépendantes. Pour lui, l'argument classique de l'auteur critique qui cherche de l'audience auprès du grand public et accepte pour atteindre ce but de se faire éditer par une maison d'édition capitaliste ne vaut pas. En revanche, pour Michel Valensi des Éditions de l'Éclat, l'édition va au-delà du militantisme : « *C'est vachement mieux qu'un acte militant ! C'est une action à plusieurs effets, court, moyen et long terme. Ça peut n'avoir aucun effet pendant longtemps. Puis on rêve qu'un livre ressorte, soit redécouvert...* »

La crise. Et alors ?



Crack capitalism de John Holloway. Aux éditions Libertalia.

Une structure éditoriale responsable, qui embrasse le militantisme et un rejet des questions économiques ou culturelles qui se posent au monde éditorial classique ne sont pas les seuls points communs de ces maisons alternatives. On trouve également parmi ces similitudes un état financier au mieux largement perfectible. Pourtant, Patrice Kanozsai des Éditions du Cygne refuse de parler de crise, évoquant plutôt « *un état permanent auquel il convient de s'adapter* », ce qui en soi n'est pas bien mieux. Les éditions Allia rejoignent assez nettement cette perception des choses : « *Nous poursuivons notre politique éditoriale à l'abri de l'industrie du frisson, des discours démoralisateurs et apocalyptiques qui ne font qu'entretenir et justifier l'impuissance de ce qui les tiennent.* »

La crise du livre, les éditeurs indépendants en entendent parler à toutes les occasions depuis leur naissance alors l'histoire du loup, ils n'y croient plus : « *Quand j'ai commencé ce métier en 1990, on parlait déjà de crise depuis la fin d'un âge d'or des années 1970* », rembobine M. Kanozsai. Une question de perspective donc. D'autres cependant, comme les Éditions Libertaires, ont clairement pris la crise économique de plein fouet et ne survivent que parce que leur équipe, contenant beaucoup de retraités, travaille bénévolement. Depuis trois ans, en termes de ventes commerciales, elles en sont à moins 40 %. Et cette baisse s'observe également en matière de ventes militantes ou directes.

Le monde du livre, en plus d'avoir pris le coup de poing de la crise économique en pleine face, doit aussi se démêler pour éviter la gifle d'internet. Les grands groupes ferment leurs succursales de vente de produits culturels, Virgin et Fnac sont dans la tourmente, Chapitre va fermer son magasin d'Évreux : l'actualité donne l'image d'un livre qui ne se remet pas de la torgnole du progrès alors qu'en réalité le livre ne fait pas que résister — du haut de ses 5 000 ans d'existence, si on considère les tablettes d'argile de la Mésopotamie comme en faisant partie, il prend même la crise de haut en permettant au lecteur de la comprendre, l'analyser, et lutter contre la finance aliénée qui lui a donné naissance.

Sans être pessimistes, nos petits éditeurs de rêves ont bien conscience qu'après tout, ce sont les choix du lecteur qui ont la plus grande incidence sur l'édition de demain. « *Être curieux et vigilant* », c'est ce que demande Patrice Kanozsai des Éditions du Cygne à ce même lecteur. « *Il n'y a pas que des livres dont on parle, il y a un vivier de création époustouflant qui n'a pas accès aux médias qui fonctionnent en vase clos* », dit-il, avant d'ajouter pour défendre ses camarades libraires, qui vivent plus ou moins les mêmes difficultés contre le géant Amazon : « *De la même manière, il n'y a pas que les grands sites de vente en ligne venus d'Outre-Atlantique pour commander des livres.* » Amazon exige en effet 50 à 52 % de remise sur le prix du livre, bien plus que n'importe quel petit libraire.

Les éditions Allia, elles, refusent d'accabler les choix du lecteur pour la simple raison qu'elles ne sont pas assujetties à ses goûts malléables : « *Ce n'est pas le public qui fait ma politique éditoriale. Je propose et le public dispose.* » Elles ne pratiquent pas d'enquête préalable avant de publier un ouvrage. Si un projet leur paraît important ou utile, elles le réalisent et tentent de l'imposer.

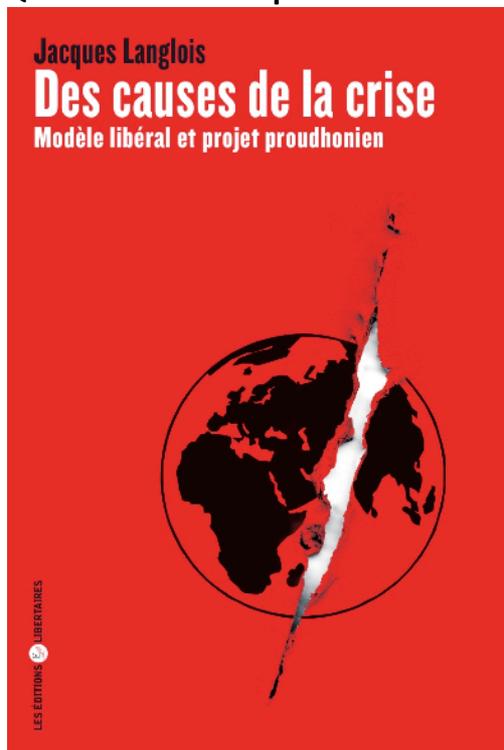
Les Édition de l'Éclat

Les Édition de l'Éclat est une maison parisienne fondée en 1985 par Michel Valensi : « *En 1993, L'Éclat était en très mauvaise posture, et nous avons fait appel à la "communauté des lecteurs" pour nous permettre de nous en sortir. Une lettre de papier et d'encre fut envoyée aux 3 000 adresses de notre fichier, demandant à ce que chacune des personnes inscrites achète au moins pour 100 francs (15 euros) de livres de manière à recapitaliser la maison d'édition. Notre appel fut entendu au-delà de nos espérances et nous vendîmes alors pour 134 000 francs (20 428 euros) de livres en quelques mois. Ainsi L'Éclat fut sauvé par ses livres et par ses lecteurs !* »

Alors oui, la crise fait qu'il y a de plus en plus de gens qui rognent sur leurs achats de livres. Oui, Amazon fait qu'il y a de moins en moins de gens qui achètent leurs livres en librairies. Et le numérique fait qu'il y a de plus en plus de bibliomanes qui troquent l'amas de papier pour l'empilement des tablettes. Ce sont des faits, et ce processus est irréversible. Mais il y aura toujours une fraction de la population qui ne confondra pas le fast-food avec un restaurant gastronomique. Et ces gens, nous dit Jean-Marc Raynaud des Éditions Libertaires, « *sauront toujours que le livre papier qui s'achète dans une librairie, avec un libraire qui a lu les livres qu'il vend, n'a rien à voir avec la bouillie pour chat qui sera distribuée aux quatre vents d'une société de consommation marchande de merde* ».

Reste-t-il de la joie dans la pratique quotidienne du métier d'éditeur, si précaire ? M. Valensi, des Éditions de l'Éclat le confirme « *La joie de l'imprévisible, des rencontres : celles d'auteurs qui construisent coûte que coûte et souvent en silence des œuvres destinées à surgir un jour ; les étonnements de savoir à quel point un « peuple » (appelons-le comme ça, en reprenant ce vieux qualificatif qui désignait autre chose) existe derrière les palissades du décor qu'on nous a planté là en disant c'est le monde – il n'y en a plus qu'un. Un peuple de l'action qui met toutes ses forces dans l'écriture, bien conscient de sa pérennité ; celles de lecteurs attentifs, curieux, débusqueurs de livres dans la jungle des librairies ; celles de libraires qui continuent d'avoir l'idée d'une ville qui soit une ville, et non un puzzle d'enseignes, toujours les mêmes, où quand on vous demande si on peut aller pisser, on vous répond "y a pas d'souci" ...* »

Quelles méthodes pour survivre ?



Des causes de la crise par Jacques Langlois. Aux Editions Libertaires.

À la manière de ces grands révolutionnaires dont ils aiment tant publier les biographies, Éditions Libertaires et leurs camarades luttent avec leurs armes sans qu'il ne soit question de négliger la déontologie. Les solutions pour sortir du précipice financier sont là, nombreuses et redoutablement efficaces. Mais ce sont là des hommes de conviction qui se refusent à imprimer en Chine ou en Slovaquie comme cela a été proposé aux Éditions Libertaires, à être rachetés par des grosses boîtes ou à tout autre agissement qui les écarterait de leur éthique

personnelle. C'est logique, quelle crédibilité aurait un auteur qui dénonce la mondialisation voleuse d'emplois locaux dans un livre composé en Inde et imprimé en Chine ?

Ils refusent la logique du moindre coût, celle qui « *cautionne l'esclavage* », selon les Éditions Libertaines qui ont refusé des offres leur permettant de faire imprimer leurs livres à prix très compétitifs. Y compris par des collaborateurs français, jugeant que ces derniers étaient des esclavagistes et profitaient du travail des autres.

Cela concerne également l'État et ses subventions car accepter des subventions, ce serait être dépendant de ceux qui vous les octroient. Et pour ce qui serait d'accepter des contrats de travail aidé, les accepter serait « *cautionner une surenchère dans l'exploitation salariale* » d'après Jean-Marc Raynaud. S'épanouir sans être dans une logique entrepreneuriale capitaliste de profit et de croissance, c'est là l'ambition de ces maisons alternatives. Ne restent alors que des initiatives de dépannage, qui tiennent à la solidarité, une valeur propre aux petits, des solutions qui permettent la survie plus que la plénitude. Des collègues graphistes et imprimeurs libertaines qui leur font des prix largement abaissés en ce qui concerne les Éditions Libertaines, qui s'arrangent même pour être distribués au niveau national et international via un diffuseur (Hobo) et un distributeur (Makassar) qui, bien qu'étant des camarades militants, sont dans l'économie réelle et taxent donc l'éditeur au tarif habituel, c'est-à-dire autour de 60 %.

« *Les éditions Libertalia se donnent pour objectif d'armer les esprits et de les préparer à des lendemains solidaires et libertaines. Tremblez puissants, nous ne ferons pas de quartier !* »

Pour Nicolas Norrito, des éditions Libertalia, même si la situation est précaire, il existe des solutions pour dynamiser l'édition indépendante, même en crise : « *Il est très difficile de vivre de l'édition indépendante. D'une façon générale, il faut un catalogue de plusieurs dizaines de titres afin que le fonds (donc les livres édités plusieurs années auparavant, mais qui continuent à se vendre) permette de dégager un salaire souvent fort modeste. Avec 48 titres au catalogue, le compte n'y est pas encore pour Libertalia. Peut-être que dans deux ans nous parviendrons à dégager une petite compensation financière pour les trois artisans principaux de ce beau projet éditorial. Pour l'heure, notre réponse est la plus évidente : bien que fonctionnant de manière professionnelle, nous avons choisi d'aller chercher les sommes nécessaires à notre survie en travailleurs par ailleurs. Ainsi, je suis enseignant en collège à temps partiel ; Charlotte, notre correctrice, travaille en piges pour Flammarion. Quant à Bruno, le graphiste et Webmaster, il est travailleur indépendant. Libertalia, activité chronophage et dispendieuse, reste une passion et un acte militant.* »



Photographie par [Ginny](#).

L'esprit de militantisme qui accompagne souvent ces maisons d'éditions y est pour beaucoup dans leur survie, et cette « *demi douzaine de petits vieux militants libertaines amoureux du livre, de la culture et de l'éducation* » que sont les Éditions Libertaines en est une excellente démonstration. Lorsque certains livres se vendent bien, engendrant des bénéfices, ceux-là servent à financer la publication de livres dignes d'intérêt dont le collectif sait qu'il n'en sera vendu que très peu. Suivant cette même logique de privilégier la littérature à l'aspect financier, les éditions Rue des Cascades refusent même d'aborder les questions économiques dans une discussion qui tourne autour de la littérature. Pour eux, seuls comptent les livres et « *la vie qu'on leur insuffle : la conception, l'écriture, la fabrication, la présence en de multiples lieux et les rencontres de toutes sortes qui les accompagnent* ».

Mais elles ont beau l'éviter, la contrainte pécuniaire, quand bien même elle n'y serait pas conviée, s'invitera toujours dans la querelle. Alors pour faire en sorte d'atténuer ce problème, les indépendants se creusent le cerveau à la recherche de solutions. Dès lors, un grand nombre de maisons d'éditions comme Libertalia choisissent de *court-circuiter* la chaîne de production. Pour comprendre cette tactique, il faut rappeler la chaîne du livre : l'auteur écrit, l'éditeur corrige, met en page et fait imprimer, le diffuseur assure la partie commerciale,

le distributeur assure l'expédition, la gestion des réassorts, des retours, et la facturation. Et puis au bout de la chaîne, avant que cet amas de papier ne parvienne dans les mains des lecteurs, il trouve refuge chez le libraire. Un livre vendu en librairie rapporte en moyenne 35 % du prix au libraire, 25 % au diffuseur-distributeur, 40 % à l'éditeur qui assume les coûts d'impression, d'éventuelle traduction et de correction.

Rue des Cascades

Créées en 2007 à Paris, les éditions Rue des Cascades n'ont ni but lucratif, ni salarié, ni bureaux et donc pratiquement pas de frais fixes, ce qui permet de publier un ou deux livres à l'année. Un distributeur, Makassar, et un diffuseur, Hobo Diffusion, font le reste.

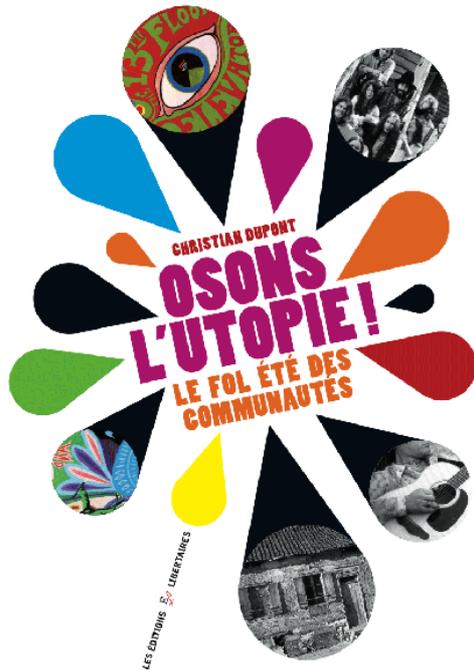
Ainsi, de la même manière qu'une grande surface tente de maîtriser toute la chaîne de fabrication de ses Fajitas à la viande hachée, certains grands groupes comme Lagardère possèdent leur propre structure d'édition (Hachette), de diffusion, de distribution, et de points de vente (les boutiques Relay). Pour nos maisons d'édition indépendantes, l'alternative au circuit traditionnel est de vendre les livres directement sur leur site internet, cela permet de réduire la chaîne et d'éviter un certain nombre de maillons coûteux. En ce qui concerne les Éditions Libertaires, au niveau commercial, en suivant le chemin de production classique, ils récupèrent 40 % sur prix du livre. En consentant des rabais militants, ils en récupèrent aux alentours de 50 %, alors qu'au niveau ventes directes, en court-circuitant la chaîne de production via leur site internet ou une tenue de tables de presse ici et là, ils récupèrent 10 euros sur un livre vendu 10 euros.

Les Éditions de l'Éclat considèrent également internet comme un outil majeur, avec ses lames à double tranchant. Cette maison d'édition qui peut par ailleurs compter sur une relation ancienne avec les librairies indépendante, se sert d'internet pour vendre ses ouvrages mais également pour proposer des textes dans leur intégralité et gratuitement via le [Lyber](#).

Photographie par [Shutterhacks](#).

Évidemment, entretenir un site internet demande de l'argent, et le faire connaître encore plus. La revente sur internet n'est pas la solution miracle. Il n'en existe pas d'ailleurs, mais un ensemble de pistes à explorer et à brasser pour en faire ressortir le meilleur. Il y a une dizaine d'années par exemple, les éditions L'[Insomniaque](#) proposaient une petite collection de livres disponibles dans les bars. D'autres ont tenté d'organiser des clubs, comme le club du livre libertaire créé par les Éditions Libertaires. Il y a eu également des coopératives de lecteurs. Il est dans l'intérêt de l'édition alternative d'emprunter tous ces chemins car « *si on en reste au seul créneau des ventes commerciales ordinaires, on est morts ou on ne fera que survivre* », résume M. Raynaud des Éditions Libertaires. C'est dans cette optique que sont dirigées les idées de Michel Valensi des Éditions de l'Éclat. Il voit la nécessité de réinventer le métier, ainsi que les pratiques éditoriales et commerciales, et même s'il concède que suivre certains mouvements ne l'enchantent guère, comme transformer l'auteur en comédien de *one man show* qui arpente les librairies pour remplir les cases de l'animation par exemple, il ne nie pas que c'est cette réinvention du métier en continu qui fera tenir l'édition alternative.

Quel avenir pour l'édition alternative ?



Osons l'utopie de Christian Dupont. Aux Editions Libertaires.

Quoi qu'on en dise, l'édition alternative se porte mal, ou pour mettre tout le monde d'accord, n'a pas l'aisance financière qui lui permettrait de s'épanouir comme elle le voudrait. Quelques livres arrivent parfois à passer les barrières du silence quasi généralisées des médias et la timidité de la librairie. Pour les Éditions Libertaires par exemple, ce fut le cas des *Égorgeurs*, de Benoist Rey, un des livres majeurs sur la guerre d'Algérie qui a été interdit et saisi à sa première publication en 1961 avant d'être republié par la maison de Jean-Marc Raynaud en 1999. Mais en général, il leur faut trois ou quatre ans pour amortir le coût de production d'un livre.

Malgré tout, un certain optimisme se lit dans les prévisions de ces éditeurs. Les Éditions de l'Éclat croient en un paysage nouveau qui s'ouvrira dans les deux prochaines années. Il passerait par une restructuration du système de diffusion-distribution, un statut différent des libraires et des représentants du moins. « *S'il n'y avait pas les banques pour nous faire mettre la clé sous le tapis pour 3 euros* », précisent-ils.

Pour les Éditions du Cygne, penser l'édition de demain n'a pas de sens : « *Les livres peuvent braver le temps et relier le présent au passé comme à l'avenir* », mais nous sommes tout de même tentés de nous interroger sur ce à quoi va ressembler l'édition indépendante dans l'avenir. Certaines manifestations, comme le salon du livre libertaire (tous les deux ans, à Paris dans le Marais), le petit salon du livre politique (tous les ans au Lieu-dit, à Ménilmontant) ou la librairie éphémère (deux fois par an à la Halle Saint-Pierre, à Montmartre), permettent aux éditeurs indépendants de se connaître, d'échanger et même de rester en bonnes relations avec les éditeurs dont ils se sentent proches.

Mais pour M. Raynaud des Éditions Libertaires, ce n'est pas suffisant : « *Un tantinet unis, tout en gardant nos autonomies respectives, nous pourrions être les nouveaux Maspero de l'édition* », fantasma-t-il. Il rêve d'une unité éditoriale libertaire, une sorte de logo commun qui montre un exemple d'unité, de pluralisme et d'ouverture : « *Chez les libraires, comme chez les militants, ça aurait une autre gueule qu'une quinzaine de structures arc-boutées sur un indépendantisme clochermerlesque et rabougri.* »

Lit-on moins ?

6 heures et 54 minutes par semaine, c'est le temps qu'on passe à lire en moyenne selon cette étude du World Culture Score Index. Serait-ce la faute à la TV, aux jeux vidéo ou à l'accroissement et la multiplication des divers types de loisirs quels qu'ils soient ? Toujours est-il que les rapports insistent régulièrement sur la baisse de la fréquence et de la quantité de lecture des plus jeunes alors que leur temps passé sur internet progresse. Mais comment mesurer la lecture quand ces enquêtes mesurent cette pratique d'une manière tout à fait plate, en considérant le livre comme unique support de lecture ? Et puis, n'êtes-vous pas en train de lire actuellement, alors que vous êtes devant un écran d'ordinateur, une tablette ou un smartphone ? Nos pratiques de lectures ont été bouleversées par le numérique et on ne sait plus définir la lecture aujourd'hui car elle ne passe plus seulement par des supports balisés, de même comme on a du mal à définir ce qu'est un livre.

Dans son numéro de Septembre 2009, le magazine *Sciences & Vie* a bien fait le constat de ce phénomène : « *Nous n'avons jamais autant lu. Et l'écran change profondément notre façon de lire. Si tout le contenu écrit d'Internet devait être transcrit sur papier dans les pages de livre, la pile serait plus haute que dix fois la distance de la Terre à Pluton !* »

Voilà d'ailleurs comment il envisage l'avenir : « *Nous ne voulons travailler qu'avec des gens qui ne sont ni des esclavagistes, ni des exploiters du travail des autres. Nous tenons à cela. À cet aspect éthique des choses. À cette cohérence entre nos valeurs et notre pratique. C'est pour cela que nous tenons à rester ce que nous sommes. Des petits artisans, des découvreurs de talents à venir, des éducateurs : une bande de potes ripailleurs en diable. Pour l'heure nous commençons à avoir une petite reconnaissance, chez nos lecteurs et dans quelques médias. Il nous serait donc possible de passer de 15 titres à 50 titres par an, mais il nous faudrait trouver des investisseurs (ils ont déjà frappé à la porte), salarier des gens, embaucher un DRH, faire du management, se fader un conseil d'administration de merde avec des actionnaires ignares uniquement préoccupés par le retour sur investissement. Tout cela ne serait pas raisonnable : nous perdrons notre âme, et pour des athées (sans dieu ni maître) ça la foutrait mal.* »



C'est dans cette optique de regroupement qu'a été fondé il y a six ans le club du livre libertaire. Le principe est simple : pour une cotisation de 15 €, le lecteur reçoit un catalogue papier par an et des mises à jour mensuelles. Cinquante-deux éditeurs au catalogue. Plus de 1500 titres. Trente pour cent de réduction sur tout achat de livre. Plus fort qu'Amazon, mais ça ne marche pas. « *Un millier de membres, c'est ridicule dans un pays de 60 millions d'habitants* », regrette M. Raynaud qui déplore que les éditeurs libertaires ou apparentés dont ils vendent les livres ne s'investissent pas autant qu'il l'aurait souhaité : « *Ils nous prennent pour des prestataires de service alors qu'ils devraient s'emparer de ce projet et le gérer avec nous, collectivement.* »

Lorsque nous avons soumis l'idée à d'autres éditeurs indépendants, elle n'a pas toujours suscité le même enthousiasme chez tous nos autres interlocuteurs. Pour les éditions Rue des Cascades, « *un logo commun est inutile et pourrait être source de confusion* », tandis que les Éditions du Cygne, en étant moins catégoriques, s'interrogent sur l'utilité de re-concentrer l'édition indépendante alors que c'est l'un des griefs que l'on dénonce selon eux quand on parle de l'édition classique. Cette idée n'est pas étrangère à Nicolas Norrito des éditions Libertalia : « *Oui, Nous sommes proches de nombreuses maisons d'édition appartenant à la même sphère : celles qui œuvrent en faveur de l'émancipation. On se croise lors des salons du livre, on partage des moments conviviaux ensemble, on échange nos livres et nos impressions. On pourrait citer La Fabrique, L'Insomniaque, Rue des Cascades, Le Passager clandestin, et tant d'autres ! Quant à un logo commun, pourquoi pas ? Ces derniers temps, nous avons coédité un livre avec les éditions CNT (Une révolution pour horizon), et sous quelques mois, au printemps, nous publierons un très gros livre en collaboration avec les éditions de l'Éclat, ce qui permettra de donner davantage de visibilité au propos des auteurs.* »

Au-delà de cet éventuel regroupement, le vrai défi pour l'édition indépendante pour les années à venir sera de repenser la chaîne du livre pour tenter de sortir du circuit traditionnel. À l'heure actuelle, l'édition est aux mains de grands groupes d'armement ou de requins de la presse eux-mêmes liés à leurs actionnaires qui exigent de gros dividendes. À l'édition indépendante de lutter par tous ses moyens, d'explorer toutes les possibilités pour non

plus survivre mais s'épanouir pleinement et s'approprier l'édification des mains du capitalisme. Car la poésie, elle, comme dit Pasolini, n'est pas un produit « *et un lecteur pourra lire un poème un million de fois sans jamais le consommer* ».